

Théâtre du Nouveau Monde
L'Impromptu d'Outremont



Place
des Arts



Théâtre Maisonneuve
4, 5, 6 et 7 février 1981
20h30



À tout seigneur, tout honneur.

Rémy Martin V.S.O.P. Fine Champagne Cognac.



Rémy Martin ne produit que des cognacs provenant de la Grande et de la Petite Champagne, les deux meilleures régions de Cognac. Cette carte en est le sceau.

L'Impromptu d'Outremont

Une production du Théâtre du Nouveau Monde

Directeur artistique: Jean-Louis Roux

Pièce de Michel Tremblay

Mise en scène: André Brassard

Décors et costumes: François Laplante

Éclairages: François Bédard

Avec (par ordre d'entrée en scène):

Rita Lafontaine

Denise Morelle

Monique Mercure

Ève Gagnier

Lucille Beaugrand

Yvette Beaugrand

Fernande Beaugrand-Drapeau

Lorraine Ferzetti

Directeur de scène: Claude Lapointe

Chef machiniste: Jean-Claude Bergevin

Éclairagiste: Jean-Pierre Smith

Agent de tournée: Frank Furtado

Une subvention de la Compagnie
Pétrolière Impériale Ltée a rendu possible
cette tournée.

Michel Tremblay...
après trois ans de silence

Notre rencontre avec Michel Tremblay commence par un grand éclat de rire parce que nous venons de lui dire qu'il nous impressionnait beaucoup. Onze pièces en onze ans! Mais pour lui, qu'il y en ait trois, onze ou trente-trois, n'a aucune importance, il les a écrites et en écrira d'autres. Il se laisse le temps de découvrir des personnages, de les laisser prendre place en lui et quand lui et eux seront prêts, il les mettra en scène...

E. du D.: À la veille de lever le rideau sur *L'Impromptu d'Outremont*, comment se sent l'auteur?

Michel Tremblay: Dans ses petits souliers! Je sens que les gens m'attendent. J'avais dit que tant que je n'aurais rien à dire, je me tairais; c'est ce que j'ai fait pendant trois ans, après la création de *Damnée Manon*, *Sacrée Sandra*. Dès que j'ai annoncé que j'étais en train d'écrire une nouvelle pièce, j'ai senti que les gens spéculaient sur ce que devrait être un Tremblay qui se passe dans un autre milieu. Certains s'attendent à ce que je sois agressif, que je dénonce, d'autres espèrent l'inverse. Je n'ai pas écrit mes personnages en noir ou en blanc, je ne les ai pas faits «bons» ou «méchants», je les ai simplement écrits «humains». Quel que soit le milieu dans lequel évoluent les gens, ils restent complexes, entiers. Je souhaiterais qu'ils soient perçus tels qu'ils sont et qu'on ne les regarde pas à travers une lunette monolithique. Il ne faut pas que les spectateurs les déterminent à l'avance, mais qu'ils veuillent les rencontrer et les découvrir dans leur tendresse et leur ridicule, dans leurs bons et mauvais côtés.

E. du D.: Vous dites que votre pièce se passe dans un autre milieu que celui auquel vous avez habitué le public. Dans un traité sur le théâtre populaire, on peut lire «que le jour où la plume de Michel Tremblay quittera l'est de la ville, il y aura trahison»...

Michel Tremblay: Ah! C'est drôle... Mais ça me fait beaucoup de peine. Le jour où c'est arrivé, c'était pour moi un «incident» de

(Extraits d'une entrevue accordée par Michel Tremblay à *L'Envers du décor*, journal du T.N.M., avant la création de *L'Impromptu d'Outremont* par cette compagnie.)

parcours qui m'était nécessaire. En fait, je n'ai jamais quitté l'est de la ville, je suis d'ailleurs en train d'écrire la suite de *La grosse femme d'à côté est enceinte*. Mon cœur va toujours rester dans l'est, ça n'empêche pas que je puisse aller me promener ailleurs. J'ai déjà déclaré que jusqu'à ma mort, je resterai le chanfre de la rue Fabre. Je sais déjà que mon œuvre va se faire autour d'un même microcosme mais parfois j'aime faire des détours, des apartés, des visites et puis je reviens. De toute façon, je suis bien trop intelligent (il rit presque aussi fort que Jean-Claude Germain) pour déclarer que plus jamais je ne reviendrai dans l'est. Même si j'étais le dernier des écouants, même si j'avais décidé de trahir, je ne le dirai pas.

E. du D.: Avez-vous rencontré beaucoup de gens habitant depuis longtemps à Outremont? Est-ce seulement d'Outremont dont vous parlez?

Michel Tremblay: Mon *Outremont* est aussi mythique que ma *Main*. Je n'ai pas plus connu la *Main* telle que je l'ai décrite que j'ai connu *Outremont* tel que je l'écris. Par exemple, j'ai déjà mis des travestis dans mon théâtre, mais je n'en connais pas. En ce moment, j'écris *Thérèse et Pierrette à l'école des Saints-Anges*. Il s'agit de six cents petites filles et de vingt religieuses, et je ne sais évidemment pas ce que c'est d'être les unes ou les autres. Mais ma job est d'être écrivain, donc avec ma plume et mon intuition, je parviens à décrire des gens, des situations qui, à priori, me sont étrangers. Ça vient d'un besoin de connaître le monde. Depuis cinq ans, je vis à Outremont et parallèlement à mon déménagement dans l'ouest, l'explosion de ma carrière m'a amené à voyager, à rencontrer des consuls, des ambassadeurs, des gens en place. Ce sont toutes ces rencontres qui sont à l'intérieur de *L'Impromptu d'Outremont*. Dans cette pièce, il n'y a à peu près pas une seule réplique concernant la culture qui ne m'ait pas été dite soit par des gens d'Outremont, soit par des gens rencontrés dans les quartiers chics de

Washington ou d'ailleurs... Mais cette pièce n'est pas née d'un besoin de description d'un autre monde, mais d'une immense peur que j'ai du retour de la droite à travers le monde et plus spécifiquement de l'espèce de back-lash de la culture qui pourrait arriver ici. Cette pièce concerne les gens d'ici qui, il y a vingt ans, étaient propriétaires de la culture. Ces gens-là, depuis vingt ans, au lieu de produire, se sont tassés dans leur coin et ont gratté leur bobo ou bien nous ont insultés, par lettre interposée, dans les journaux. Si cette « élite » avait produit, créé, elle aurait maintenant un argument dont elle est actuellement démunie. Si c'est ma génération qui les a déposés de leur culture, c'est aussi elle qui s'est lancée dans l'aventure et comme le dit un de mes personnages: « Si nous voulons un Claudel, nous n'avons qu'à en produire un! » Je parviens maintenant à formuler quelque chose que j'ai toujours su: Ce ne sont pas les individus qui sont à condamner, mais bien les régimes. C'est pourquoi dans ma pièce, j'aime mes personnages pour ce qu'ils sont, c'est leur représentation collective que je veux détruire car elle va à l'encontre de mon besoin de culture. Quand mes personnages sont seuls, on peut les aimer, être touché, même si on est pas d'accord avec ce qu'ils pensent; mais dès qu'il y a quatre, six, huit pieds sur scène, on est en eau trouble et la marde pogne, les vacheries sortent. C'est ça dont il faut avoir peur et détruire.

E. du D.: Repartons dans le passé. Plusieurs se sont accordés à vous faire endosser la paternité du joul sur scène. Comment maintenant réagissez-vous?...

Michel Tremblay: Tout d'abord, je déteste le mot joul. Il est plus exact de dire le québécois ou le montréalais. Les gens qui ont employé cette expression ont eu un profond mépris pour notre collectivité. Il est abominable de dire qu'une collectivité parle comme un cheval. Il est vrai que j'ai été le premier auteur à employer le québécois systématiquement. J'aimerais parler de Marcel Dubé qui, selon

moi, écrivait dans une langue, et était joué dans une autre par les comédiens. Les comédiens imprimaient le verbe de Dubé de leur accent, de leur tonalité, de leurs ellipses et donnaient un rythme autre que celui que Dubé avait inscrit. Les auteurs de ma génération, n'étant pas tous sortis des grands collèges classiques, ont pu plus facilement se rapprocher d'un langage employé quotidiennement. Nous n'avions pas de ruptures brutales dans nos vies, nous ne sortions pas de notre milieu ouvrier pour se retrouver dans des pages de dictionnaire. Chaque matin, nous emmenions notre langue et toute la journée, nous l'utilisions sans la modifier. Pour ma part, j'ai mis longtemps à écrire ma langue parlée, j'avais 23 ans! J'ai longtemps cru qu'il fallait parler dans une langue et écrire comme dans les livres que je lisais. J'écrivais moi-même, des pièces sorties de la cuisine de Giraudoux et de Cocteau ou des films de Marcel Carné que je vénérerais; des pièces qui se passaient dans des donjons ou des souterrains de châteaux médiévaux. À cette époque, j'éprouvais une certaine gêne devant le cinéma québécois; la langue employée était dichotomique par rapport au contexte. J'ai alors senti un besoin de restituer aux gens leur langue et cette langue est alors devenue, pour moi, une arme politique. C'était une reconnaissance de ce que nous étions. J'accepte donc la paternité, pour ma génération, de l'usage de cette langue, que je dis la nôtre. Nous n'avons pas été acceptés d'emblée, nous avions tous été moulés par une culture qui ne nous appartenait pas, mais qui, pour une majorité d'entre nous, était la seule, la vraie. Je peux vous dire qu'au moment où j'ai écrit *Les Belles-Sœurs*, je me sentais coupable, tout en étant heureux de sentir ma langue couler à flots; malgré tout, je craignais faire du néoréalisme québécois. Mais maintenant, je sais que moi et d'autres de ma génération avons écrit avec nos oreilles et nos yeux et ce que nous livrons sur scène aux spectateurs est complémentaire de ce qu'il entend, car nos écritures permettent aux metteurs en scène de faire des shows.

LES GRANDES LIQUEURS DE FRANCE

L'ART DE RECEVOIR

Les Poètes Québécois



Pour connaître les multiples façons d'apprécier Cointreau, écrivez-nous à:
Recettes Cointreau, 3300, Côte-Vertu, suite 307, St-Laurent, Québec H4R 1P8.

Paroles des airs chantés dans *L'Impromptu d'Outremont*

Par Yvette Beaugrand:

Extrait de *Didon et Énée* de Purcell

Lorsque je serai portée en terre,
Que mes défauts
Ne troublent ton souffle en ton sein;
Souviens-toi de moi! mais, ah! oublie mon
destin.

Venez, Cupidons, aux ailes pendantes,
Répandez des roses sur sa tombe,
Roses tendres et belles comme son cœur;
Montez votre garde ici, et ne partez jamais.

Après un rêve de Fauré

Dans un sommeil que charmaient ton image
Je rêvais le bonheur, ardent mirage;
Tes yeux étaient plus doux, ta voix pure et
sonore.
Tu rayonnais comme un ciel éclairé par
l'aurore;
Tu m'appelais, et je quittais la terre
Pour m'enfuir avec toi vers la lumière;
Les cieux pour nous entr'ouvraient leurs nues,
Splendeurs inconnues, lueurs divines
entrevues...

Hélas! Hélas, triste réveil des songes!
Je t'appelle, ô nuit, rends-moi tes mensonges;
Reviens, reviens radieuse,
Reviens, ô nuit mystérieuse!

Par les quatre sœurs, en chœur:

Jeune Fillette

Jeune fillette, profitez du temps,
La violette se cueille au printemps.
La la la ri - ret - te, la ri lon lan la,
La la la ri - ret - te, la ri lon lan la.
Cette fleurette passe en peu de temps,
Toute amourette passe également.
Jeune fillette, profitez du temps,
Toute amourette passe également.
Jeune fillette, profitez du temps,
La violette se cueille au printemps.
La la la ri - ret - te, la ri lon lan la,
La la la ri - ret - te, la ri lon lan la.
Dans le bel âge prenez un ami,
S'il est volage, rendez le lui.
Jeune fillette, profitez du temps,
La violette se cueille au printemps.
La la la ri - ret - te, la ri lon lan la,
La la la ri - ret - te, la ri lon lan la.

André Brassard:

À propos des «Quatre Sœurs»...

(Extraits d'une entrevue accordée à
l'Envers du décor.)

E. du D.: Pensez-vous que *L'Impromptu d'Outremont* amorce un nouveau cycle Tremblay?

André Brassard: Il me semble que c'est une œuvre isolée, mais c'est peut-être aussi un appendice au cycle précédent. En fait, Tremblay ne quitte pas son milieu de prédilection, il continue à nous parler de son théâtre habituel, mais par le biais d'un milieu qui semble être en contradiction. À travers *L'Impromptu*, il nous parle beaucoup plus de lui qu'il ne l'a fait dans ses pièces précédentes. Contrairement à d'autres dramaturges, Tremblay a commencé à nous parler de son milieu et tranquillement il s'est profilé sur la toile de fond. À travers *Les Belles-Sœurs*, il n'était pas possible de savoir qui était l'individu Tremblay. Le rideau a commencé à se lever sur lui avec *Bonjour, là, bonjour*, il a alors abordé sa relation avec son père et la question de normalité. *Damnée Manon*, *Sacrée Sandra* nous a livré la dualité qui l'habite. *Sainte Carmen de la Main* nous a fait part de sa relation avec son public, avec son métier, comment lui conçoit son rôle de créateur dans la société. Dans *L'Impromptu*, il nous parle autant de sa tête que de son cœur, de la difficulté de les vivre à l'unisson, de la cohabitation de la culture démocratique et de la culture élitiste. Il ne pose pas de jugement. En abordant un tel sujet, il aurait été facile de se poser en dénonciateur, en accusateur, il ne l'a pas fait et c'est ce qui rend la pièce intéressante. Il a préféré lui donner toute l'ampleur que réclame ce sujet et lui imprimer une ambivalence qui ne permet pas la prise de position immédiate, mais qui, plutôt, force à la réflexion et amorce un débat.

En d'autres termes: La culture est-elle démocratique populaire avec ce que cela suppose de concessions? Doit-on parler à la plus grande masse possible en diluant le message ou doit-on, au contraire, s'en tenir à une espèce de pureté intrinsèque, mais comprise par une poignée de personnes?

Il est clair que Tremblay a aussi été frappé par la montée de la nouvelle droite dans le monde entier. Ici, elle est très

présente, particulièrement dans la politique culturelle du Parti québécois qui, au demeurant, est plutôt décevante.

Nous n'avons pas encore de preuves tangibles, mais la pensée est latente et s'infiltré partout. D'ailleurs, les membres du PQ au pouvoir sont, pour la plupart, issus de familles bourgeoises d'Outremont ou de Westmount. Leur vision de la culture a été façonnée par leur milieu et est à l'encontre de la nôtre, même si paradoxalement nous avons pour la culture élitiste un certain amour.

E. du D.: Vous semblez être partagé...

André Brassard: C'est vrai. Tremblay et moi ne sommes pas parvenus à nous ranger d'un bord ou de l'autre. C'est d'ailleurs ce que reflète la pièce et c'est en cela qu'elle est ouverte. En se mettant dans la peau de ses quatre personnages, Tremblay a tenté de ressentir ce qu'une certaine élite éprouvait face à son théâtre, face à la culture populaire. Il a ressenti une réelle résistance, ce n'est pas pour autant qu'il la condamne: il est assez évident qu'il éprouve, même, une certaine tendresse involontaire et incontrôlée. Ses quatre personnages appartiennent, de toute évidence, à une société tournée vers son passé, s'y raccrochant et rejetant ce qui est en voie de devenir. Leur peur entremêlée à la certitude de détenir LA culture ou LA vérité pourraient nous les rendre odieuses, mais le pathétique de leur situation nous bouleverse. Je ne puis m'empêcher d'appeler cette pièce «Les Quatre Sœurs» de Tremblay en la juxtaposant aux *Trois Sœurs* de Tchekhov qui, elles, passent leur temps à s'ennuyer de Moscou, mal à l'aise dans une société qu'elles sentent ne plus leur appartenir.

E. du D.: Vous mettez beaucoup de passion à parler de cette pièce, de son ouverture...

André Brassard: Oui. Elle s'inscrit au cœur même d'un conflit que nous vivons tous depuis plusieurs années et qui devient de plus en plus aigu. C'est une œuvre intelligente qu'il faut écouter et voir avec toutes ses facultés en

éveil. C'est une pièce qui peut nous faire sortir de nos clans respectifs et qui pourrait nous faire cohabiter en harmonie. Maintenant, je sais que la pièce de Tremblay est attendue, ce que je souhaite c'est que le public n'ait pas rangé Tremblay dans une case bien définie et qu'à lui aussi, il lui permette de s'exprimer dans toute sa complexité, sa tendresse, son entité...

E. du D.: Comme metteur en scène, avez-vous eu la tentation de démêler l'ambivalence des personnages?

André Brassard: Non, d'autant plus que, sur cette question de culture, je suis envahi de conflits. Je reste profondément passionné par Claudel, Racine, Marivaux, etc... C'est beau, ça nous parle. Je ne vois pas de différence entre Andromaque de Racine et *Sainte-Carmen de la Main* de Tremblay, ce sont deux grandes œuvres. L'hiver dernier, j'ai fait une tentative de réconciliation entre le passé et le présent; j'ai monté à l'École nationale un collage Claudel, Genêt, Tremblay, et j'ai tenté de trouver leur dénominateur commun. Je ne suis donc pas prêt à prendre position et je ne sais pas si cela est réellement nécessaire.(...)

La Fondation du Théâtre du Nouveau Monde

Directeur artistique:

M. Jean-Louis Roux

Conseil d'administration

Président du Conseil

M. Jean-Paul L'Allier

Membres:

M. Roch Carrier

M. James Domville

M. Jean Gascon

M. Richard Gervais

M. André Guérin

M. Gilles Hébert

Mme Michèle Labrèche-Larouche

M. Louis-Pierre Lapointe

Mme Francine Montpetit

Mme Thérèse Sévigny

Maitre Claude-Armand Sheppard

Techniciens de la Place des Arts

Chef machiniste: Terry Dann

Chef électricien: Gérard Souvay

Chef sonorisateur: Réjean Drolet

Chef accessoiriste: Victor Denis

Chef cintrier: Gérard Francœur

AVIS

Les retardataires ne peuvent prendre leur siège qu'au moment d'une pause au programme.

L'usage d'appareils-photos et de magnétophones est strictement interdit.

Les Heures de la Place
Production de la
Régie de la Place des Arts

Sons et brioches

Le dimanche, à 11 heures, au Piano nobile.
Une coproduction de la Régie de la Place des Arts et des Jeunesses musicales du Canada, présentée grâce à une subvention du Conseil des Arts de la Communauté urbaine de Montréal.

Troisième cycle: les cuivres

8 février: Le répertoire pour cuivres.
Ensemble de douze cuivres sous la direction de Daniel Doyon

22 février: Les saxophones. Quatuor de saxophones de l'Infonie

Conférences Courvoisier sur l'art

Le dimanche, à 11 heures, au Théâtre Maisonneuve. Présenté grâce à la collaboration des cognacs Courvoisier.

15 février: Les grands temples d'Amon-Ré à Karnak et Louxor par Jean-Claude Planchard

Concerts-midi

Le mercredi, à midi, au Piano nobile. Présenté grâce à la collaboration de la Fédération des Caisses populaires Desjardins de Montréal et de l'Ouest du Québec et du Complexe Desjardins.

11 février: Haydn-Mozart
Orchestre de chambre dirigé par Mario Duschenes

18 février: Le Groupe des Six.
Oeuvres de Poulenc, Tailleferre et Durey
Bruno Laplante, baryton
Animateur: Pierre Mollet

Art du mouvement

Le jeudi, à midi, au Piano nobile.
Animateur: Henri Barras. Présenté grâce à la collaboration d'Hydro-Québec.

5 février: La troupe de mime Omnibus
12 février: Danse-Partout
19 février: La danse de comédies musicales (claquettes) avec John Stanzel

Théâtre pour enfants:

Le samedi, à 14 heures, au Théâtre Maisonneuve. *Regarde pour voir*
Une présentation de la Régie de la Place des Arts en collaboration avec la Banque nationale du Canada.
Une production du Théâtre de l'œil
14, 21, 28 février

Expositions de la Place des Arts

20 janvier au 1er mars: Deux artistes: Michèle Drouin et Mario Roy.
Tous les jours, de 9 heures à 18 heures, dans le hall d'entrée de la Salle Wilfrid-Pelletier. Entrée libre.

Une nouveauté à la Place des Arts

Au cœur de la Place des Arts, face à la Salle Wilfrid-Pelletier, une toute nouvelle boutique offre maintenant des disques et des livres dont les sujets ont souvent trait aux productions en cours. On y trouve également des affiches et des objets utilitaires, comme des cartes postales et des cartes de souhaits.

La boutique est ouverte sept jours par semaine, de 11h30 jusqu'à la fin de la soirée, après la fermeture des salles.
Bienvenue à tous.

Soirées scintillantes, boissons pétillantes.

Trinquiez Schweppes en bonne compagnie.
Nature ou avec un p'tit quelque chose,
la Schweppervescence fait toute la
différence.



Schweppes le goût qui s'ajoute

NOUVEAU

Goût et ultra-douceur la révélation

C'est tout nouveau. Un savant mélange
de tabacs finement choisis.
La révélation du goût dans une
cigarette ultra-douce: la nouvelle Accord.
Des bouffées légères,

agréables...pour fumer en douceur.
Enfin, la parfaite harmonie du bon
goût et de la douceur.

C'est inévitable, tôt ou tard
vous finirez par être d'Accord.



La nouvelle Accord!

AVIS: Santé et Bien-être social Canada considère que le danger pour la santé croît avec l'usage - éviter d'inhaler.
Moyenne par cigarette: King Size: "goudron" 3.0 mg, nicotine 0.3 mg.

PRO-TM 1981.02.04